

***Cubes danubiens / Zsuzanna Gahse,... Donauwürfel* traduit de l'allemand par Marion Graf, Hippocampes éditions, 2019**

« Au lendemain de Noël, il trouve la fillette sous le petit épicéa couvert de guirlandes de pop-corn et de décorations en papier, qui dispose ses cubes-alphabet en configurations sur le sol. Elle les écarte les uns des autres selon divers intervalles qu'elle ajuste encore et encore jusqu'à ce que chacun soit parfait. Il l'observe un moment mais sans parvenir à déchiffrer le code. [...] Elle lui montre comment le système fonctionne. La distance entre les cubes, la hauteur des lignes, les couleurs comme celles des lames de son xylophone : elle a inventé une notation. »

Ces phrases que je viens de lire dans le roman *Orfèø* de Richard Powers (éditions du Cherche-midi, 2014) me paraissent une vivante description de ce qu' a entrepris Zsuzsanna Gahse dans *Cubes danubiens*, une autre forme de notation . S'il y a bien *a priori* quelque chose à quoi ne font pas penser le nom et la réalité du fleuve Danube, c'est bien des cubes. Or, dans ce livre très convaincant, Zsuzsanna Gahse fait interférer une dynamique géométrique très stricte, celle du cube, d'une série de cubes successifs, avec le flux d'un récit de voyages réels et imaginaires dont les points de vue changent, solennels ou quotidiens au cours de l'histoire eux aussi entremêlés. Monte ainsi sur la page la vision dense d'un fleuve mythique, sans dimension d'en avoir autant, en suivant une rythmique elle aussi à la fois rigoureuse et floue. Dès le premier cube, les dés sont jetés (dé, autre sens possible de Würfel, introduit en allemand la notion de hasard parmi toutes les volontés hétérogènes qui parcourent vers, strophes, poème ! ) :

1

Il est parfois d'argent, le Danube, en  
allemand deux syllabes, en latin quatre,  
tantôt féminin, tantôt masculin,  
comme un personnage d'Almodovar,  
comme un reflet passant dans le miroir  
de Mickael Jackson, homme ou femme, avec  
un rire intérieur, en aval ce rire  
fait des vagues, et dix syllabes fois  
dix lignes font un Danube au carré.  
Pourtant combien plus beau serait un cube.

La traductrice, Marion Graf qui a sûrement accompli là une des traductions limpides dont elle a le secret, signale dans une note qu'en allemand, le vers choisi par Zsuzsanna Gahse « est en porte-à-faux avec la métrique allemande qui, elle, est tonique et pas syllabique. Pour donner à sentir ce choix décalé, le décasyllabe s'impose, bien sûr, mais libre de la musique trop régulière de sa cadence classique ». Tout cela pour suivre au plus près le cheminement d'un très long fleuve à travers des géologies, des pays, l'Histoire et les histoires communes de tout ce qui se passe sous ses eaux, sur ses eaux, le long de ses eaux, pour égrener comment il habite la terre -ses manières de demeurer et de couler - et comment il est habité - et surtout par qui, par quoi, jusqu'à la dissolution finale :

8

[...]  
le  
Danube évolue au fil des années,  
si les temps sont durs ou s'ils sont meilleurs,  
entre deux, qui plus est, il réagit  
sans cesse à la météo, au climat,  
sans trêve, le Danube réagit.

9

Un fleuve est une réaction sans fin.  
Bientôt, je pourrai vérifier là-bas,  
arrivée au delta, si le Danube  
dans un état végétatif, lambine  
et ralentit, pour rester en eau douce,  
sucre et sel. Eau douce contre eau salée,  
elle est bien là, la grande question  
du delta, et naturellement, de tout  
fleuve qui se jette dans la mer, quand  
les eaux déjà se mêlent, quand déjà,

10

les eaux se lavent à toutes les eaux

Citer un aussi long passage chevauchant les strophes donnera à sentir les passages formels, les glissements entre cubes, les enjambements entre vers, le flux inexorable, même si très chahuté, du fleuve, mais aussi ce dont il est la métaphore obligée : le cours du temps, lui aussi géométrisé et immaîtrisable, structuré, structurant et déjà dissous dans ce qui le crée, le recrée, affluents, confluences, ruissellements. *Cubes danubiens* compose, en donnant l'impression d'une improvisation hasardeuse quoiqu'il obéisse à des régularités régénérantes, une partition où s'entremêlent plusieurs voix se perdant les unes dans les autres, se distinguant, revenant sous une autre forme, disparaissant. Le Danube change de nom et change de langue sur un si long parcours, irisé par tout ce que les humains qui séjournent sur ses rives vivent ou par ce qu'éprouvent ceux qui voyagent sur ses eaux rassemblées imaginativement dans un poème surprenant et très jubilatoire : il mime la quête de quelque chose qui restera à préciser malgré l'accumulation successive des cubes, le mouvement étrange de nos vies peut-être. Tirailé entre récit et poème, il rappelle aussi le flux des pensées, actives et réactives, que l'on désirerait pouvoir parfois arrêter. Mais comment ? Entre gravité et humour, entre littéralité et lyrisme, entre contrainte et liberté, un poème naît, se promène, se métamorphose et se dépose un peu comme le feraient des alluvions, si précieuses mais elles-mêmes sujettes à l'irréversible mouvement :

4

...  
...En thèque le ruisseau  
se dit *potok*. En allemand, comme en  
français sans doute, on croirait entendre un

5

nom propre. Un véritable jeu d'embrouilles !  
Dire très vite une série de  
noms et que nul ne s'y retrouve ! Ici  
la confusion est souhaitable, car  
dans tous ces ruisseaux, c'est de l'or qu'on cherche,  
Ornette et Tormente, Orbielle et Mornette,  
Scnellebach et Flachbach, tous cachent de l'or.  
L'eau sourd et ruisselle sur les versants  
des moyennes montagnes, et dans sa  
course elle transporte des alluvions.